

*Voir pour vivre, Paracha Chelah Lekha*  
*Par le rabbin Mikaël Journo*

Israël est un pays qu'on regarde sans vraiment le voir.  
On l'observe, on le filme, on le commente. On le juge, souvent avec haine, parfois avec ignorance.  
Chaque action est disséquée, chaque décision militaire interprétée, chaque choix stratégique condamnée.  
Mais rarement le regard porté sur Israël est un regard juste.

Le monde braque ses projecteurs sur l'État juif, mais toujours à contre-jour.  
On scrute ses ripostes, mais on ignore les agressions.  
Le regard des Nations est souvent faussé, parce qu'il ne voit pas avec les yeux de la vérité, mais avec ceux du soupçon.

Pourtant, ce n'est pas cela le plus grave.  
Le véritable péril ne vient pas du regard extérieur, mais du regard que nous-mêmes portons sur notre peuple, sur Israël, sur notre mission.  
Dans la tradition juive, tout commence par le regard.  
La force d'un peuple ne réside pas dans ses armes, mais dans sa perception de lui-même.  
Non dans ce qu'il possède, mais dans ce qu'il voit ou croit voir.

La paracha Chelah Lekha est une réflexion sur cette éthique du regard.

Douze explorateurs, choisis parmi les chefs de tribu, sont envoyés pour observer Israël.  
Tous voient la même réalité. Mais dix d'entre eux reviennent avec un récit rongé par le doute, la peur travestie en lucidité, la critique érigée en vertu.  
Ils ne décrivent pas Israël, ils l'accusent.  
Ils ne contemplent pas, ils soupçonnent.  
Ils ne voient pas la promesse divine, ils cherchent la faille.  
Ils parlent d'un pays qui « dévore ses habitants », de peuples ennemis invincibles, d'une mission impossible.  
Ils transforment la parole de D.ieu en catastrophe programmée.

Seuls deux d'entre eux Caleb et Yehoshoua gardent un regard de fidélité et de confiance.

Les dix autres déclarent :  
« Nous étions à nos yeux comme des sauterelles, et ainsi nous étions à leurs yeux. » (Bamidbar 13, 33)

Ce n'est pas une description.  
C'est une projection.  
Ils ne voient pas ce qui est.  
Ils révèlent ce qu'ils sont devenus : des hommes sans regard juste, sans verticalité, sans vision.  
Ils ne sont pas écrasés par des géants.  
Ils sont écrasés par leur propre regard blessé.

Le Maharal de Prague l'enseigne avec force (Guevouroth Hachem, chap. 9) :

« Ce que l'homme perçoit à l'extérieur est toujours le reflet de ce qu'il porte en lui. »  
Le regard devient miroir. Il ne dit pas ce que je vois, il dit qui je suis.

Le Rav Kook, dans Orot Hakodesh (vol. I, p. 107), poursuit :  
« Il ne suffit pas de voir ce qui est. Il faut percevoir ce qui doit être. »

Dans la Torah, voir n'est jamais un acte neutre.  
Voir, c'est interpréter.  
Voir, c'est déjà choisir.

Et c'est pourquoi, à la fin de cet épisode tragique, la Torah ne punit pas seulement.  
Elle prescrit un remède, un antidote spirituel : la Mitsva des tsitsit.

« Ouritem otam velo tatourou :Vous les verrez, et vous ne vous égarerez pas. » (Bamidbar 15, 39)

Comme si la Torah nous disait : vous avez chuté par un regard faussé,  
réapprenez à voir autrement.  
Regardez pour vous souvenir.  
Regardez pour vous relever.

Les Tsitsit sont une pédagogie silencieuse.  
Ils rééduquent les yeux à voir l'essentiel.  
Ils nous apprennent à discerner, dans le visible, la trace de l'invisible.  
La sécurité d'Israël ne se joue pas uniquement sur les champs de bataille.  
Elle se joue dans le regard que nous portons sur nous-mêmes.  
Sommes-nous un peuple assiégé ou un peuple porteur de promesse ?  
Un peuple las ou un peuple réveillé par sa mission ?  
Tant que nous nous verrons comme des sauterelles, nous resterons pliés.  
Mais si nous nous voyons comme les enfants d'Avraham,  
les porteurs de la lumière du Sinäi,  
les veilleurs d'un espoir pour l'humanité,  
alors nous nous redresserons.  
Car la vocation d'Israël ne repose pas uniquement sur sa puissance,  
mais sur sa capacité à se regarder à travers le prisme de la Torah.